

The background of the book cover is a lush, green tropical jungle. A winding river with light blue water and white ripples flows through the center. Several large, vibrant red birds, resembling toucans or similar tropical species, are shown in flight across the scene. In the upper left, a small wooden boat with two figures is on the river. The overall style is a detailed, painterly illustration.

ELEANOR SHEARER

LA
LIBERTÉ
EST
UNE ÎLE
LOINTAINE

ROMAN


CHARLESTON

ELEANOR SHEARER

LA LIBERTÉ EST UNE ÎLE LOINTAINE

Caraïbes, 1834.

Mary Grace, Micah, Thomas Augustus, Cherry Jane, Mercy... Sous ses paupières, Rachel a gravé le visage de ses cinq enfants. Ceux qui ont survécu mais lui ont été arrachés au fil des années. Si l'esclavage vient d'être aboli, rien n'a vraiment changé dans les plantations de la Barbade et Rachel doit encore six longues années de travail à son propriétaire. Mais comment imaginer la liberté sans connaître le sort de ses enfants ? Aussi, un soir de révolte, malgré la peur, elle décide de s'échapper. Du lever au coucher du soleil, à travers les champs de canne à sucre, de la Barbade jusqu'aux forêts de Guyane britannique, Rachel entreprend un long et périlleux voyage sur les traces de ses enfants disparus.

D'une poésie saisissante, *La liberté est une île lointaine* nous transporte au cœur de la quête extraordinaire d'une mère.

« UN ROMAN PUISSANT ET BOULEVERSANT. »

The Guardian

« UNE CÉLÉBRATION DE LA MATERNITÉ
ET DE LA RÉSILIENCE FÉMININE. »

The Observer

Traduit de l'anglais par Carine Chichereau

ISBN : 978-2-38529-174-7



22,90 €
Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : Caroline Gioux

Illustration : © Jesús Sotés

© The Artworks



www.editionscharleston.fr

LA LIBERTÉ
EST UNE ÎLE LOINTAINE

Titre original : *River Sing Me Home*

© Eleanor Shearer, 2023

Tous droits réservés.

Première publication en langue anglaise en 2023 par Headline Review,
une marque de Headline Publishing Group

Traduit de l'anglais par Carine Chichereau

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-174-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Eleanor Shearer

LA LIBERTÉ
EST UNE ÎLE LOINTAINE

Roman

Traduit de l'anglais par Carine Chichereau



Pour maman, papa, Cal et Jeanette

« À Rama, une voix se fait entendre,
une plainte amère ;
c'est Rachel qui pleure ses fils.
Elle ne veut pas être consolée pour ses fils,
car ils ne sont plus. »

*Jérémie, 31, 15
(Bible de Jérusalem)*

*« Brisez un vase, et l'amour qui rassemble les fragments
est plus fort que celui qui appréciait sa symétrie
quand il était entier. »*

Derek Walcott, The Antilles: Fragments of Epic Memory

***L**E SOL DE L'ÎLE ÉTAIT FERTILE, mais les racines des plantes y étaient peu profondes. Quand venaient les ouragans, ils arrachaient jusqu'aux arbres les plus solides ; quand venaient les hommes blancs, ils arrachaient les enfants des bras de leurs mères. C'est ainsi que nous avons appris à vivre sans espoir. La perte était notre seule certitude.*

Beaucoup d'entre nous avaient déjà dit adieu à un foyer. Un foyer aux racines profondes, aux ancêtres ancrés dans l'histoire. Ces racines ne nous avaient pas sauvés. Elles avaient pourri dans les cales des navires négriers, dans la crasse et dans l'obscurité. Il ne nous restait plus grand-chose à planter dans le nouveau monde, et ce que nous avions, les hommes blancs pouvaient nous le prendre à tout instant. Aussi, essayions-nous de ne vivre qu'en surface. Nous plantions la canne à sucre, mais rien qui soit à nous. Les mères se détournaient des bébés qu'elles mettaient au monde, refusant de croiser leurs regards.

Nous tentions de glisser à travers cette demi-vie, existence sans histoire ni avenir, mais ce présent sans fin avait des

façons de s'étirer, de s'étendre à travers le temps, jusqu'à ce que nos vies regagnent du mouvement, de la couleur. La nuit, nous chuchotions à nos enfants l'histoire des anciens dieux de notre pays dans une langue que les hommes blancs ne pouvaient pas comprendre.

Pourtant, les ouragans s'abattaient toujours. Pourtant, les enfants étaient enlevés et vendus de l'autre côté des flots. Mais quand on nous les arrachait, ceux-ci emportaient en leur sein une petite graine qui leur parlait d'une autre vie.

Les racines étaient peu profondes. Mais ce qui ne pouvait percer en profondeur s'étendait en largeur, plongeant dans l'océan, creusant des tunnels jusqu'aux îles voisines, où d'autres essayaient en vain de vivre sans mémoire d'hier ni pensée de demain, comme nous.

Sans racines, les choses meurent. Beaucoup d'entre nous sont morts aux mains des hommes blancs ou sous le soleil écrasant de midi. Le sol était richement abreuvé de notre sang et les racines des plantes se repaissaient de nos corps. Ce qui renforçait nos propres racines. Peu profondes, mais solides.

Ainsi donc, finalement, l'espoir pouvait exister en ce nouveau monde.

LA BARBADE
AOÛT 1834

AU PLUS NOIR DE LA NUIT, Rachel courait. Les branches lui déchiraient la peau. Les oiseaux s'égaillaient en criant au bruit sourd de sa course. Le sol était bourbeux, inégal, glissant des pluies récentes, et elle dégringola, chutant durement contre l'écorce rugueuse d'un palmier. Elle se laissa glisser par terre, là où défilaient les fourmis, où trottaient les scarabées, où les vers invisibles fouissaient le sol. Le souffle saccadé, elle avala une grande goulée d'air lourd et humide. Elle en goûta la moiteur sur sa langue, mêlée au mordant acide de sa propre peur.

Qu'avait-elle fait ?

Elle regarda derrière elle. Dans les ténèbres, se détachait la silhouette du moulin de la plantation de Providence, ses ailes déployées telles quatre dagues aux lames fourbies, élevant une croix implacable dans la nuit. La terreur lui noua la gorge, à croire que le moulin avait des yeux et pouvait murmurer au contremaître ce qu'il avait vu.

Il n'était pas trop tard. Elle pouvait repasser par-dessus le mur et ramper dans les champs à moitié plantés de canne, où les trous béants attendaient les jeunes plants. Elle pouvait s'en retourner dans sa case, petit cube de bois parmi d'autres, et s'allonger sur cette natte que quarante années d'usage avaient réduite à presque rien. Elle pourrait attendre l'aube, un autre jour de labeur...

D'un bond, elle se remit debout et repartit en trombe. Ses jambes plongeaient de plus en plus profond parmi les ombres à demi formées de la forêt.

Sa poitrine était en feu. Elle avait envie de s'écrouler, mais elle s'y refusait ; de son propre chef, son corps l'éloignait toujours davantage de Providence. Chaque brindille cassée détonait comme un coup de feu ; les croassements des crapauds buffles à ses oreilles se muaient en cris distants des hommes lancés à sa poursuite. Il fallait continuer à courir.

Seule, couverte de boue, lasse jusque dans la moelle de ses os, une question la hantait :

C'est ça, la liberté ?

La forêt déserte. La fuite enfiévrée d'effroi. C'était donc ça qu'ils espéraient tous depuis si longtemps ?

La veille, tous les esclaves de Providence s'étaient rassemblés devant la grande maison. Les Blancs les attendaient, visages de marbre : le maître à cheval, flanqué du contremaître, l'épouse du maître et leurs trois enfants debout sur les marches. Les Blancs fixaient les esclaves des yeux. Ceux-ci leur renvoyaient leurs regards.

Ils savaient tous ce qui allait arriver. Certains esclaves osaient même sourire. Rachel n'en faisait pas partie. Elle était assez âgée pour se rappeler d'autres temps où avaient circulé des rumeurs d'abolition de l'esclavage.

Elle n'y croirait pas tant qu'elle ne l'aurait pas entendu annoncé par le maître lui-même.

Le front dégarni du maître était luisant de sueur dans la chaleur. Lorsque celui-ci fit s'avancer son cheval, Rachel aperçut le visage de sa femme, lèvres serrées, brûlantes de mépris. Ce fut cette vision plus que toute autre chose qui la fit vaciller. Elle osa espérer.

Le maître ne s'attarda pas. Il leur apprit que le roi avait décidé de mettre fin à l'esclavage. À partir de ce jour, la nouvelle loi abolissant l'esclavage entra en vigueur.

Ils étaient libres.

Certains se mirent à pleurer. D'autres à crier, danser de joie. Ils formaient une masse de corps suants et hurlants, une rivière sortant de son lit. Le maître et le contremaître aboyèrent des ordres inutiles car inaudibles par-dessus le vacarme. Finalement, le maître lança son cheval au galop parmi la foule, afin de les calmer. Les sabots de sa monture piétinèrent la tête d'une femme, et elle en mourut sur le coup. Mais elle mourut libre.

Il y avait autre chose, annonça le maître. Ils n'étaient plus esclaves, mais apprentis. La loi leur ordonnait de continuer à travailler pour lui pendant les six prochaines années. Ils ne pouvaient s'en aller. Quand le soleil se lèverait, Rachel et les autres retourneraient finir de planter la canne à sucre. Ils la cultiveraient jusqu'à la prochaine récolte, et encore celle d'après. Six années à couper, planter, et couper à nouveau la canne.

Liberté était le nom de la vie qu'ils avaient toujours vécue.

D'affreux sifflets résonnèrent à travers la foule. Le contremaître, fusil en bandoulière, prit son arme en main. Cent paires d'yeux suivirent l'arc que décrivit son bras. Le cheval du maître souffla par ses naseaux, les rênes tirées en arrière.

Le bruit se tut, la foule ne bougeait plus.

Rachel accueillit la nouvelle de cette liberté creuse dans le silence. Pendant des années, elle avait vécu dans un crépuscule perpétuel. Ceux et celles qu'elle avait aimés étaient depuis longtemps partis. Sa vie se réduisait à la taille de la plantation, à la routine d'un labeur sans fin, aux ombres allongées de ce qui naguère avait été. Cela faisait donc sens. La liberté était une coquille vide que seule la canne pouvait remplir.

Cette nuit-là, tout fut exactement comme d'habitude. La pression du sol contre son dos. La forme de ses membres fins, aux nerfs noués. Les relents moisies de sa case. Des jours de travail s'étaient devant elle, sa vie était écrite avec la même rectitude que les sillons dans les champs de canne.

Dans son sommeil, elle rêva de sa mère. Ou peut-être de l'idée d'une mère, une figure représentant chaleur et gentillesse. Elle ne se souvenait pas de sa propre mère.

Cette mère se tenait devant elle, et pourtant Rachel savait qu'elle n'était pas là. Elle se trouvait de l'autre côté de la mer. Elle était fragile, une volute de fumée. Elle ne pouvait s'attarder.

Sa mère lui dit quel était son nom, et Rachel sut que c'était son véritable nom – celui qu'elle était censée porter avant qu'un homme blanc la rebaptise Rachel. Ce que l'homme blanc donne, il peut le reprendre. Mais cet autre nom lui appartenait à elle seule. Et elle le répéta. Les syllabes sonnaient étrangement dans sa bouche, mais à mesure que les sons de la langue vibraient en elle, ils lui donnaient du courage. Elle réussit à se mettre debout sans courber l'échine. Elle sentait le poids agréable de son corps, solide et puissant.

La mère recula et commença de se dissoudre, une goutte à la fois, trempant la terre sous elle. Quand elle eut disparu, le sol luisait d'un riche éclat de rouge.

Rachel se réveilla dans l'obscurité épaisse effrayée, tremblante, diaprée de sueur, mais son corps ne put trouver la paix. Il se mit à bouger de son propre chef, animé d'un instinct animal, il entreprit de ramper vers le dehors, se déploya, et s'enfuit dans la nuit.

Dans la forêt, elle s'interrogea de nouveau : *c'est ça, la liberté ?* Une violente rupture, un corps qui s'échappe, un esprit paralysé d'horreur en voyant s'étaler sous ses yeux des choses qu'il ne contrôle pas ?

Les arbres n'avaient pas de réponse. Leurs feuilles murmuraient sous le vent et Rachel imagina qu'elles la raillaient :

Et maintenant ?

Son corps se mouvait en dehors de toute pensée, avec une volonté désespérée.

Elle continua de courir.

Impossible de mesurer le passage du temps en cette nuit sans lune, mais à la façon dont ses jambes l'élançaient, elle avait dû courir au moins une heure quand elle entendit quelque chose. C'était si diffus qu'elle crut d'abord l'avoir imaginé. Un chant.

Elle vit un point lumineux qui oscillait entre les troncs des arbres. Elle se mit à avancer lentement, l'esprit rempli d'histoires de fantômes et d'esprits de la nuit. Mais à mesure que le chant enflait, accompagné de tambours, emplissant la forêt de leurs sons, sa peur diminuait. C'était un bruit joyeux, humain, qui l'attirait.

Une clairière. Un petit cercle de terre nue entre les arbres. Au centre, des douzaines de gens dansaient autour d'un feu crépitant, et d'autres se tenaient aux

abords. À mesure que les danseurs défilaient devant elle, Rachel entendait des mots et des mélodies qui se mêlaient en une seule voix. Elle distinguait des paroles en anglais, mais aussi dans d'autres langues, qui ne parlaient pas à ses oreilles mais que ses os comprenaient.

Elle demeura dans l'ombre à les regarder. Elle avait déjà participé à des danses dans sa jeunesse, mais rien de tel, celles-ci s'étant toujours déroulées au cœur de la plantation, dans les quartiers des esclaves, ou sur la place du marché d'un village à proximité. À tout instant, un Blanc pouvait surgir, ou le visage du maître des lieux se montrer à la fenêtre de la grande maison, rappelant à toutes les personnes présentes que leur joie n'était pas sans limite : elle ne pouvait s'affranchir des frontières de l'esclavage. La clairière étincelait d'une magie différente. Sans œil inquisiteur pour rompre le charme, les danseurs se mouvaient avec une grâce parfaitement libre.

L'attraction irrésistible des tambours poussa Rachel à s'approcher encore, de plus en plus près de la lumière. Elle se retrouva une parmi les autres, oscillant en cadence. Elle se mit à taper du pied, à fredonner sa propre chanson.

Une femme tendit le bras, les yeux blancs, écarquillés, avec au centre des cercles de feu. Elle attrapa Rachel par le poignet.

Elle entonna cet ordre d'une voix douce et basse :

« Danse ! »

Et Rachel fut happée par le tumulte. En un instant, elle perdit tout sens d'elle-même. Elle n'avait plus ni fin ni commencement, ni bords ni limites. Tout son corps se dissolvait dans le rythme. Comme sur l'eau, la danse formait des vaguelettes à travers la foule, et Rachel s'abandonna à la musique.

Toute douleur quitta son corps. Ses poumons se vidèrent d'une chanson qu'elle ignorait abriter en elle. Quelqu'un lui tenait la main ; elle en saisit une autre, qui en prit une autre. Les flammes montaient au ciel ; Rachel crut voir une chaîne de mains grimper vers les cieux, une file de gens s'étendant dans l'espace et le temps, unis par le seul bruit des tambours.

Quand les dernières braises du feu s'éteignirent, la danse cessa. L'aube commençait à poindre, une lumière grise gouttait entre les arbres, et le soleil levant mit un terme à l'enchantement qui les avait tous unis une nuit dans un même mouvement. Les gens prirent peu à peu le chemin du retour vers leurs plantations, la plupart vers l'ouest, le soleil dans le dos. Figée au bord de la clairière entre deux gros chênes, Rachel se demanda pendant un moment si elle ne devrait pas les imiter. Peut-être qu'on n'avait pas encore remarqué son absence à Providence. Mais elle réfléchit trop longtemps. Bientôt, il n'y eut plus personne, et elle se retrouva seule. Elle partit vers l'est, s'enfonçant de nouveau dans la forêt.

À force d'avoir couru et dansé, elle était fatiguée, elle avait mal partout. Elle dut ralentir. La terreur des premiers moments avait disparu, remplacée par une espèce d'abrutissement, et elle leva les yeux vers le ciel. L'obscurité facilitait les choses, une sorte de mystère se déployait, l'idée que la nuit contenait d'autres mondes aux frontières poreuses, et qu'on pouvait passer de l'un à l'autre. La lumière du soleil était là pour lui rappeler la course inexorable des jours, l'inéluctable passage du temps auquel elle avait toute sa vie été soumise.

Et la question la taraudait toujours :

Et maintenant ?

Il y avait dans cette interrogation une lassitude, un désespoir. Elle avait fui Providence par pur instinct de survie. À présent, elle errait sans but à travers la végétation dense ; il n'y avait pas de sentier et elle trébuchait sur les racines apparentes. Dans sa tête battait la soif, ses membres étaient lourds, mais son corps continuait de la porter vers l'avant, loin de Providence. En dehors du doux bruit de ses pas sur la terre nue, on n'entendait que les cris des quiscales merles qui volaient au-dessus d'elle.

Elle gravit le doux versant d'une colline. En arrivant au sommet, soudain, elle vit la mer. Devant ce spectacle, elle s'arrêta. Elle avait atteint la limite de l'île.

À l'horizon, le soleil levant dardait ses rayons dans l'eau. À côté du ciel pâle, la mer était d'un bleu choquant, diapré d'or. Cette explosion de couleurs fit disparaître la peur qui nouait sa gorge depuis la nuit précédente. Comme si elle avait plongé dans les douces vagues qui déferlaient en contrebas, elle se sentait en paix.

De toute sa vie, rien ne lui avait jamais appartenu, pas même les enfants qui étaient sortis de son ventre. Dans l'univers confiné entre les murs de la plantation et de son périmètre patrouillé par le fouet du contre-maître, rien n'existait que l'homme blanc ne possédât. Pourtant, là était la mer. Vaste, tel un défi, n'appartenant à personne, car qui, même les Blancs, aurait osé prétendre une telle chose ? Ils avaient beau la saisir, l'eau leur filait entre les doigts pour retourner vers les profondeurs.

Sur la plantation, on avait toujours fait sentir à Rachel combien elle était insignifiante. En voyant ainsi la mer se déployer devant elle, elle se sentit également insignifiante mais d'une manière très différente : ce n'était pas

qu'elle fût petite, seulement elle était une petite partie d'un tout qui l'enveloppait. Immergée dans la mer infinie. Il y avait une liberté dans cette nouvelle insignifiance, la sensation exaltante de faire partie du monde, et pas seulement de le traverser au rythme de l'homme blanc.

La question lui revint à l'esprit :

Et maintenant ?

Cette fois, elle avait un autre sens : elle était tournée vers l'avenir, les lointains, de l'autre côté de l'eau. Elle ne se préoccupait plus de savoir qui pouvait être à sa poursuite.

Ses poumons s'ouvrirent ; elle pouvait respirer à nouveau. Son regard quitta l'horizon pour descendre vers le flanc de la colline. Au premier abord elle avait l'air déserte. Pourtant...

Elle se pencha un peu, protégeant ses yeux du soleil. Niché entre les arbres, à mi-pente, elle crut voir le toit pentu d'une case.

Soudain des mains solides l'attrapèrent par-derrière, et on lui enfourna la tête dans un sac qui sentait la fumée et la terre mouillée.

2

A PROVIDENCE, un homme avait essayé de se faire marron, une fois. C'était le seul que Rachel avait jamais connu. Bien sûr, les gens parlaient de se sauver – c'étaient des murmures nocturnes, des chuchotements lorsqu'ils rentraient des champs en traînant les pieds – et toujours couraient les rumeurs de quelqu'un qui connaissait quelqu'un sur une autre plantation qui l'avait fait. Mais la Barbade était une petite île densément peuplée. Si l'on s'enfuyait, où pouvait-on se réfugier sans que les chiens vous rattrapent ?

Aussi, dans son enfance, Rachel avait-elle pensé que la chose n'était qu'un fantasme – une simple idée, trop abstraite pour être réalisée. Cela lui avait paru impossible, jusqu'à ce que, soudain, cela ne le soit plus. Un matin, elle s'était réveillée, et cet homme n'était plus là. Elle avait dix ans.

Il s'appelait Atlas. Du genre qui restait à l'écart – il ne disait plus rien depuis qu'il avait perdu sa femme, vendue

alors qu'elle attendait leur enfant. Jamais Rachel ne l'avait entendu parler de marronner. Il l'avait fait, voilà tout.

Pendant une journée, l'atmosphère à la plantation avait été complètement différente. Les murs qui les enfermaient paraissaient moins solides, la canne à sucre ne semblait plus les dominer. Femmes et hommes se tenaient plus droits. Quelque chose brillait dans leurs yeux. Le contremaître et ses sbires l'avaient vu, et cela les effrayait, si bien qu'ils maniaient le fouet avec encore plus de brutalité que d'habitude. Les Blancs comme les Noirs avaient senti que le monde pouvait changer – jusqu'à ce qu'Atlas soit ramené au crépuscule, une blessure suppurante au mollet, là où un chien l'avait mordu. La rupture dans l'ordre des choses était seulement temporaire ; Rachel avait compris que les esclaves pouvaient fuir, mais qu'ils ne pouvaient se cacher. Leurs corps seraient toujours ramenés à Providence, morts ou vifs.

En guise de châtiment, Atlas avait eu le nez tranché. La plaie s'était infectée et il était mort, des flots de pus s'échappant des plaies béantes de son visage.

Ce souvenir – d'Atlas, de sa fuite, de sa capture, de son agonie – lui revint au moment où elle vomit, car l'étoffe grossière lui remplissait le nez et la bouche. Des mains calleuses lui tenaient fermement les poignets – à part tourner la tête et frotter ses pieds douloureux contre la terre, elle n'avait aucun moyen de lutter. Elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit vers lequel ces mains la tiraient – en avant, en arrière, ou les deux en même temps, pour la déchirer. Elle voulut crier, mais elle n'avait plus de voix, et puis d'ailleurs qui l'entendrait ? Qui viendrait à son secours ? Comme Atlas, elle avait tenté l'impossible, et l'ordre devait être restauré.

Elle ne bougeait plus ; les mains la maintenaient toujours. Son souffle était saccadé, empreint de peur.

Quelque chose lui disait qu'elle se trouvait maintenant à l'intérieur – elle ne pouvait voir les murs, mais elle sentait qu'ils s'étaient refermés sur elle.

Silence. Une poigne de fer la maintenait. La peur continuait d'agiter ses membres en vain : malgré tous ses efforts, elle ne pouvait se libérer.

Par-delà le fracas de son cœur, Rachel entendit un bruit de pas légers.

Une voix de femme, profonde et proche : « Alors ? »

Un homme lui répondit : « On l'a trouvée près d'la forêt.

— Une marronne ? »

L'homme ne répondit pas.

Rachel ne se débattait plus. Elle ne voulait même plus respirer. Son avenir n'était plus entre ses mains. Elle attendit.

La femme dit : « Fais-y voir. »

Aussi vite qu'on le lui avait mis sur la tête, le sac fut enlevé, et Rachel cligna les yeux car à travers une porte ouverte un rayon de soleil l'aveuglait. Elle se trouvait dans une case, petite et anonyme comme toutes les cases du village des esclaves à Providence. Mais quelque chose ne collait pas. L'odeur en effet était différente : là-bas tout sentait la canne à sucre et le désespoir sans rémission. Ici, l'air marin arrivait depuis l'extérieur. Rachel tordit le cou, et elle vit que les mains qui la tenaient étaient sombres, pareilles aux siennes.

Devant elle se dressait une femme de haute taille au crâne rasé. Sa peau était lisse, sans rides, sans âge, mais quelque chose dans ses yeux laissait entrevoir qu'elle avait vécu bien des années.

La femme contempla Rachel. Son regard était vif, perçant. Rachel se sentait nue devant elle, réduite à la plus simple expression d'elle-même.

« Tu t'es fait marronne ? »